

Alexandre Dargomyjski
Rusalka, ouverture

Sergueï Rachmaninov
Concerto pour piano n° 2
en *do mineur*, opus 18

Sergueï Prokofiev
Symphonie n°6
en *mi bémol mineur*, opus 111

Direction musicale
Piano

Dmitri Jurowski
Louis Lortie

Salle Poirel

11 | 12.04.19 → 20h30



Grand Est

bis

L'EST

culture à
Nancy

ORCHESTRE
SYMPHONIQUE
ET LYRIQUE
DE NANCY

Opéra
national de
Lorraine

11, 12 avril 2019 à 20h30
Salle Poirel

DARGOMYJSKI

Rusalka, ouverture

RACHMANINOV

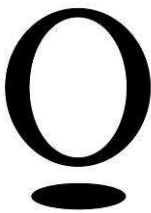
Concerto pour piano n°2 en *do mineur*, opus 18

PROKOFIEV

Symphonie n° 6 en *mi bémol mineur*, opus 111

Direction
Dmitri Jurowski
Piano
Louis Lortie

La répétition générale se déroulera le jeudi 11 avril à 9h30, elle sera ouverte aux photographes et cameramen. Merci de nous confirmer votre présence au 03 83 85 30 63 ou au 06 48 51 88 66.



Opéra
national de
Lorraine

ORCHESTRE
SYMPHONIQUE
ET LYRIQUE
DE NANCY



Grand Est
ALCACE CHAMPAGNE-ARDENNE LORRAINE



•3 grand est

Nancy
culture à

Alexandre Dargomyjski (1813 – 1869)

Rusalka, ouverture (1856)

« Dargomyjski est à tous points de vue, par la chronologie autant que par ses diverses activités créatrices et socio-musicales, le chaînon entre Glinka et le Groupe des Cinq, et le ciment entre les différentes tendances qui se précisent dans la musique russe à partir du milieu du dix-neuvième siècle », écrit André Lischke (*Histoire de la musique russe*, Fayard, 2006).

Esquissée dès 1845 et achevée dix ans plus tard sous l'égide bienveillante de Glinka, *Rusalka* est l'œuvre de Dargomyjski restée la plus populaire, et souvent interprétée en Russie. La création eut lieu à Saint-Pétersbourg en mai 1856. Natacha, fille d'un meunier des bords du Dniepr, est séduite par un prince qui lui fait un enfant, puis la délaisse, comme on pouvait s'y attendre, au profit d'une princesse. Désespérée, elle se jette dans le fleuve et devient non seulement une rusalka, mais la reine de ces ondines qui peuplent les eaux.

*Alors, comme une ombre remue
mais plus claire que neige, sort
de l'onde une fille nue...*

écrivait Pouchkine.

Lointaines descendantes des sirènes qui charmèrent les marins d'Ulysse, ces jeunes filles suicidées par amour se retrouvent aussi bien dans les rivières slaves que germaniques. Elles seraient toutefois nées dans le Danube. Si l'on en croit les histoires croisées de la musique et de la littérature, c'est en 1758 qu'un Singspiel du compositeur Ferdinand Kauer, *La Sirène du Danube*, les mit en scène pour la première fois. Elles réapparaissent un demi-siècle plus tard dans le roman *Ondine* du romantique allemand Frédéric de La Motte-Fouqué, porté en 1816 sur la scène de l'opéra par E.T.A. Hoffmann. Puis, passant d'un fleuve à l'autre, les rusalkas émergent dans le Dniepr avec la musique de Stepan Davydov (1777-1825), avant qu'Alexandre Pouchkine ne leur

dédie une pièce en vers dont va s'inspirer Dargomyjski. Et la *Rusalka* referra surface en 1901 dans l'opéra de Dvořák ...

Le poème de Pouchkine était inachevé, Dargomyjski lui ajoute une fin malheureuse, quoique prévisible. L'enfant de Natacha, la Petite Rusalka, attire le prince au bord de l'eau, où le précipite le meunier devenu fou.

La brillante ouverture, en *ut* majeur, peut s'écouter comme une œuvre purement symphonique, même si elle annonce les principaux épisodes du drame. Une introduction en deux parties, *Allegro non troppo* puis *Allegretto*, fera entendre une belle mélodie populaire avant de céder la place à un *Allegro* à la fois inquiet et vigoureux, tempéré par un second thème plus doux, tentateur comme l'appel de la rusalka. Le sombre bruissement des eaux est illustré de façon expressive, et par l'emploi d'instruments assez rares, notamment un ophicléide. Un finale dramatique couronne, comme il se doit, cette page à l'orchestration colorée.

Sergueï Rachmaninov (1873 – 1943)

Concerto pour piano n°2 en *do mineur*, opus 18 (1901)

Maestoso (moderato)

Adagio sostenuto

Allegro scherzando

L'insuccès d'une œuvre est parfois la condition de la réussite de celle qui la suit : quatre ans après l'échec de sa Première Symphonie, le deuxième des quatre concertos de Rachmaninov (tous écrits dans des tonalités mineures) devait rester le plus célèbre (et se faire entendre dans deux musiques de films tout aussi célèbres, *Brève rencontre* de David Lean et *Sept ans de réflexion* de Billy Wilder). Pourtant, que de douleur avant de retrouver la force d'écrire, depuis cette terrible soirée de 1897 où le compositeur, désespéré, quitte la salle avant la fin de sa symphonie... Séjournant en Italie pendant l'été 1900 avec son ami Chaliapine, il conçoit le duo d'amour de son opéra *Francesca da Rimini* et commence, encouragé par son médecin Nikolaï Dahl, ce Deuxième Concerto

pour piano et orchestre, répondant enfin à une commande de la Société philharmonique royale de Londres.

Achévé l'année suivante, l'ouvrage est dédié à Nikolaï Dahl. La première audition eut lieu à Moscou le 27 octobre 1901. Le compositeur, bien sûr, était au piano, et la Philharmonie de Moscou était placée sous la direction d'Alexandre Siloti.

Sans prélude orchestral, le piano introduit les accords inquiets, intenses, du *Maestoso*, composé en dernier. Le thème qui s'élève, introduit par les clarinettes, les violons et les altos soutenus par les arpèges du soliste, ne laisse guère de place au doute : l'angoisse du créateur est surmontée dans cette ouverture souveraine, suivie par un second thème très mélodique qui constitue le cœur de l'œuvre. On a d'ailleurs pu parler de thèmes « fusionnels » à propos de ce concerto, tant y est serré le réseau de correspondances entre les mélodies. Toutefois, malgré ou plutôt grâce à la fluidité de l'écriture pianistique, ce premier mouvement laisse relativement peu de place à la virtuosité.

Le mouvement lent, le premier composé, d'abord intitulé *Andante*, devint cet *Adagio sostenuto* rêveur dont la mélodie semble ne jamais vouloir s'éteindre. Si les cordes de l'orchestre dominaient le mouvement précédent, ce sont à présent les bois (flûte, puis clarinette) qui dialoguent avec le pianiste. Vers la fin le tempo s'accélère en une progression dramatique qui amène une section plus rapide où tranche un motif de hautbois ; puis la cadence du piano revient au thème initial.

Cette atmosphère nocturne imprègne comme un souvenir merveilleux le début *pianissimo* du finale, soudain brisé par une nouvelle cadence, cette fois très rythmique et vigoureuse. Place enfin à la danse... et au fameux second thème, d'une émotion à fleur de peau, chanté par le hautbois, puis par le piano. Une nouvelle intervention du soliste introduit la fouguese conclusion.

Dernier grand romantique égaré au XXe siècle, Rachmaninov y poursuit, apparemment sans se poser la question de la modernité, la voie royale tracée avant lui par Chopin, Liszt et Tchaïkovski. « Chaque morceau est structuré autour d'un point culminant ; le flot tonal doit être mesuré, le contenu et l'intensité des sonorités nuancés afin d'atteindre leur sommet avec l'apparence du plus grand naturel », soulignait-il à propos de ce concerto.

L'ouvrage est resté, pour son émotion autant que pour sa virtuosité, un des plus appréciés des pianistes, et des auditeurs.

Sergueï Prokofiev (1891 – 1953)

Symphonie n° 6 en *mi bémol mineur*, opus 111 (1947)

Allegro moderato

Largo

Vivace

On pourrait définir un peu rapidement la musique de Prokofiev par un art maîtrisé de la surprise et des transitions imprévisibles, où la recherche de formes nouvelles reste au service de l'expressivité. L'accuser de formalisme serait donc, au mieux, un contresens. Au pire, en 1947 en URSS, une telle accusation pouvait conduire au goulag. C'était bien là le sens des menaces, à mots à peine couverts, dispensées à Prokofiev et à son camarade Chostakovitch par le redoutable Jdanov, conseiller culturel de Staline, le jour d'été 1946 où il les avait convoqués au Kremlin.

Les foudres staliniennes allaient attendre encore deux ans pour réduire au silence, ou du moins essayer de le faire, toute velléité de liberté dans les arts. Le soir de sa création, le 11 octobre 1947 à Leningrad sous la baguette d'Evgueni Mravinski, la Sixième Symphonie n'est pas encore considérée comme la pire expression des « tendances formalistes pernicieuses et antisociales de la musique soviétique ». Même si tous ne sont pas disposés à croire le compositeur sur parole quand il déclare avoir voulu « exprimer en musique mon admiration pour la force spirituelle de l'homme, qui s'est manifestée si vivement à notre époque et dans notre pays », l'ouvrage est applaudi par le public comme par les critiques musicaux qui soulignent son humanisme.

Écrite en 1946-47 à la suite de la Cinquième créée peu avant la fin de la seconde guerre mondiale, la Sixième Symphonie est une œuvre d'après-guerre, et donc une musique du souvenir. D'où la sensation permanente d'alternance ou d'hésitation - heureuse, affirmait Prokofiev - entre espoir et mélancolie, dissonance et fluidité ; et comme souvent dans la

musique russe de l'époque, obligée de composer avec les grandes oreilles de l'idéologie, elle s'achève sur un faux *happy end*.

Trois mouvements seulement, pour une quarantaine de minutes tout de même, et pourtant on ne ressent pas de longueurs. Comme le faisait remarquer le chef d'orchestre Ernest Ansermet, « Prokofiev est avant tout un mélodiste, ce qui implique qu'il a aussi un sens très personnel et original des démarches harmoniques ; c'est pourquoi il peut encore pratiquer l'harmonie tonale sans tomber dans des lieux communs » (cité par Michel Dorigné, *Prokofiev*, Fayard, 1994).

« Le premier mouvement est d'un caractère agité, tantôt lyrique, tantôt rude », indiquait le compositeur. Les deux thèmes principaux se déploient contradictoirement après une ouverture brève et heurtée, au rythme bancal, qui précède la tendresse mélancolique d'une mélodie d'abord jouée aux cordes, violons et altos, brutalement brisée par des cuivres sarcastiques. Le mouvement lent, « plus serein et chantant » selon Prokofiev, n'est pas moins imprégné d'angoisse, à peine consolée par la nostalgie. Le musicologue David Nice (livret du CD *Complete Symphonies*, London Symphony Orchestra, Valery Gergiev, Philips, 2006) entend dans ce *Largo* une citation du thème du chagrin du *Parsifal* de Wagner, dont la tension nerveuse sera « apaisée par un nocturne pour quatre cors et le réconfort féérique de la harpe et du célesta. »

On n'aura garde d'oublier, dans un coloris orchestral très riche et agencé avec la plus grande clarté, la présence tantôt souriante, tantôt menaçante du tuba qui réapparaît, pataud, au centre du *Vivace*. L'ensemble de ce finale tout à fait dans la tradition russe est marqué, selon M. Dorigné, par « le talent cinématographique de Prokofiev, qui fait se succéder vivement des séquences évocatrices ». Une splendide succession d'images, en effet ; mais la fin triomphale qui semblait se profiler à l'horizon cède le pas à un dernier accord absolument glaçant.

Dmitri Jurowski, direction



Dmitri Jurowski est né en 1979 à Moscou. Il étudie d'abord le violoncelle à Rostock. Il termine ensuite des études de direction à l'Académie de musique "Hanns Eisler" à Berlin. En Italie, il s'intéresse en particulier à l'étude du répertoire italien et russe. Depuis 2005, il est chef d'orchestre à la fois à l'opéra et dans le répertoire symphonique. Outre la musique classique allemande, russe et slave, le romantisme et le début du modernisme, il s'intéresse particulièrement à la mise en valeur des œuvres de compositeurs tels que Korngold, Zemlinsky et Schreker.

Dmitri Jurowski a été directeur musical de l'Opéra des Flandres (2011-2016) et, depuis 2011, il est chef d'orchestre et directeur artistique de l'Orchestre symphonique de Moscou. Il est également directeur musical de l'Opéra national de Novossibirsk depuis 2015.

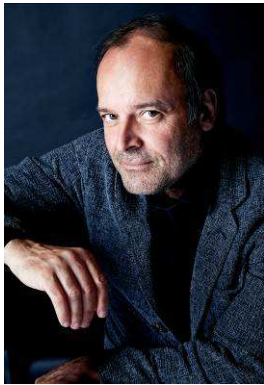
Dmitri Jurowski a dirigé plus d'une centaine de productions d'opéras différentes, notamment au Bayerische Staatsoper, au Deutsche Oper de Berlin, au Semperoper de Dresde, à l'Opéra Bastille, au Lyric Opera de Chicago, à la Fenice de Venise, à l'Opéra de Monte-Carlo, au Grand Théâtre de Genève, au Palais des arts Reina Sofia à Valence, à Tel-Aviv et au Théâtre du Bolchoï à Moscou. Il s'intéresse particulièrement aux œuvres de Wagner, Strauss, Zemlinsky, Tchaïkovski, Moussorgski, Chostakovitch et Prokofiev.

En 2010, il dirige la production primée d'*Eugène Oneguine* de Dmitri Tcherniakov lors d'une tournée européenne du Théâtre du Bolchoï. Il dirige également au Teatro Real Madrid, au Royal Opera House Covent Garden de Londres et au Festival de Lucerne.

Dmitri Jurowski a travaillé avec de grands orchestres internationaux tels que le BBC Philharmonic Orchestra à Manchester, le Swedish Radio Symphony Orchestra de Stockholm, l'Orchestre symphonique de Hamburg, l'Orchestre philharmonique de Dresde, l'Orchestre symphonique de Vienne, l'Orchestre Bruckner de Linz, le Tonkünstler Orchestra à Vienne, le Residentie Orkest de La Haye, l'Orchestre Arturo Toscanini de Parme, l'Orchestre Philharmonique de Saint-Pétersbourg, l'Orchestre Beethoven de Bonn et l'Orchestre Philharmonique de Hong Kong et de Shanghai. Il a également travaillé avec des solistes renommés tels que Lang Lang, Jean-Yves Thibaudet, Rudolf Buchbinder, Denis Matsuev, François-Frédéric Guy, Vadim Repin, Maxim Vengerov, Janie Jansen, Ray Chen, Sol Gabetta, Jean-Guihen Queyras, Andreas Brantelid et Johannes Moser.

Il fait ici ses débuts à Nancy.

Louis Lortie, piano



Louis Lortie étudie à Montréal avec Yvonne Hubert (élève du légendaire Alfred Cortot), à Vienne avec Dieter Weber, spécialiste de Beethoven, puis avec Leon Fleisher, disciple d'Artur Schnabel. En 1984, il remporte le premier prix du concours Busoni et la même année, il est lauréat du concours de Leeds.

Depuis plus de trois décennies, le pianiste franco-canadien Louis Lortie se produit dans le monde entier et s'est construit une réputation de pianiste parmi les plus polyvalents au monde avec un large éventail de répertoires. Ses concerts et enregistrements primés témoignent de sa remarquable gamme musicale.

Très sollicité sur les cinq continents, Louis Lortie noue des partenariats durables avec des orchestres tels que le BBC Symphony Orchestra, le BBC Philharmonic, l'Orchestre national de France, l'Orchestre philharmonique Dresde, le Philadelphia Orchestra, l'Orchestre symphonique de Dallas, l'Orchestre symphonique de San Diego et de St Louis. Au Canada, il joue régulièrement avec les grands orchestres de Toronto, Vancouver, Montréal, Ottawa et Calgary. Parmi les autres collaborations, citons l'Orchestre symphonique de Shanghai, où il est artiste en résidence en 2017-2018, ainsi que l'Orchestre philharmonique de Hong Kong et l'Orchestre symphonique national de Taiwan, ainsi que les Orchestres symphoniques d'Adelaide et Sydney. Il collabore régulièrement avec des chefs tels que Yannick Nézet-Séguin, Edward Gardner, Sir Andrew Davis, Jaap van Zweden, Simone Young et Antoni Wit.

En récital et musique de chambre, Louis Lortie se produit dans les plus prestigieuses salles de concert et festivals du monde, dont le Wigmore Hall de Londres, la Philharmonie de Paris, le Carnegie Hall, le Chicago Symphony Hall, le Beethovenfest de Bonn et le Festival Liszt de Raiding. Louis Lortie est cofondateur et directeur artistique du Festival international LacMus sur le lac de Côme et maître en résidence à la Chapelle Musicale Reine Elisabeth de Bruxelles. En compagnie de la pianiste Hélène Mercier, il a également donné un nouvel éclairage sur le répertoire à quatre mains et deux pianos, à la fois en concert et dans plusieurs enregistrements à succès.

Artiste interprète prolifique, Louis Lortie s'est depuis trente ans associé à Chandos Records pour produire un catalogue de plus de 45 enregistrements couvrant l'ensemble du répertoire, de Mozart à Stravinsky, comprenant un cycle complet des sonates de Beethoven et l'intégrale des *Années de pèlerinage* de Liszt nommé comme l'un des dix meilleurs enregistrements de 2012 par le New Yorker. Son enregistrement du concerto pour piano de Lutosławski avec Edward Gardner et le BBC Symphony Orchestra a reçu des éloges, tout comme ses enregistrements de Chopin, l'un d'entre eux ayant été nommé parmi les enregistrements de L'année 2012 par le New York Times, tandis que ses Valses de Chopin étaient décrites par le magazine Fanfare comme «un jeu de Chopin d'un génie sublime». En duo avec Hélène Mercier, il enregistre *Le Carnaval des animaux* avec Neeme Jarvi et l'Orchestre Philharmonique de Bergen et le Concerto pour deux pianos de Vaughan-Williams, ainsi que l'œuvre complète pour deux pianos de Rachmaninov. Prochainement sortiront les œuvres pour piano et orchestre de Saint-

Saëns avec le BBC Philharmonic et les œuvres pour piano de Fauré. Il a également enregistré deux disques acclamés avec le violoniste Augustin Dumay pour Onyx Classics.

Il a joué le Concerto pour piano n°1 de Chopin avec l'Orchestre symphonique et lyrique de Nancy en 2016.